Document generated on 06/04/2025 4:25 p.m.

Liberté

Gloses et notules

Jean-Marcel Paquette

Volume 21, Number 6 (126), November–December 1979

Les deux royaumes de Pierre Vadeboncoeur

URI: https://id.erudit.org/iderudit/29811ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Paquette, J.-M. (1979). Gloses et notules. *Liberté*, *21*(6), 19–23.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Gloses et notules

JEAN-MARCEL PAQUETTE

Ce livre est réfutable de bout en bout — c'est en quoi peut-être réside sa précieuse et juste vérité. Toute tentative de réfutation équivaudrait à confirmer la présence, en nos temps, de ce mal que précisément il dénonce (ou plutôt : qu'il annonce, comme on dit qu'on annonce une nouvelle). Mais on ne réfute pas la passion — surtout quand elle est le fruit d'une si belle et salutaire détresse. Voici donc une « bonne nouvelle », un aveu rare d'un homme blessé par notre temps et qui nous révèle que nous pouvons l'être tous, nous aussi.

*

Jamais le style n'aura été moins *l'homme même* et davantage un outil (un ustensile) façonné en vue d'une certaine recherche de la vérité — et moins de la *vérité,* dirait-on, que de la *justesse.* D'où cette écriture *radicale* : par la racine, par la source. On avait presque oublié cela — depuis Pascal, peut-être . . .

*

Juste après sa célèbre phrase sur l'homme-style, Buffon a écrit quelque chose de beaucoup plus grave et qui prend ici tout son sens : « La façon dont une chose est dite est de

plus d'importance pour l'humanité que cette chose même. » Dite d'une autre façon, la justesse des *Deux royaumes* serait-elle encore vérité ? On en doute, tant la *façon* ici est le mode même de la conviction.

*

On entend d'ici les chafouins : « Humanisme bourgeois ! » — lesquels se font faute d'observer qu'il y a là contradiction dans les termes : le règne du bourgeois a tué l'humanisme (dont il n'avait que faire) avant d'achever l'homme. Bloy disait de ce personnage qu'il était par excellence un « tueur de signes ».

*

Ce n'est pas le diagnostic d'un homme de science, comme il y en a tant — c'est le pansement, le baume d'un Samaritain — ce livre est fait d'une incommensurable *caritas*.

*

A constater le nombre de lecteurs (autour de moi, du moins) qui ont déjà fait de ce livre leur sujet de « retraite » et de méditation, on dirait qu'il a tort, que s'il y a encore tant d'êtres pour l'entendre, tout n'est pas perdu... Tout n'était d'ailleurs pas perdu — ce n'est pas un livre de désespoir ; c'est un appel à ce qui peut encore vivre.

*

Dans la lignée des grands moralistes qui ont jadis composé ce que Nietzsche appelle « la musique de chambre de l'Europe ». Plus près de la musique, en vérité, et par conséquent de la vérité : plus une phrase la pressent et s'en approche, plus elle vibre de ce tremblement ferme, clair et délicat du cristal. Ainsi frissonnent et tremblent de part en part toutes les phrases de ce livre. Il n'y a qu'un seul livre de ce siècle auquel il puisse être comparé : le *Lazare* de Malraux. Même écriture à la fois sèche et vive — comme dans les derniers quatuors de Beethoven. Ce n'est pas un hasard si le nom de ce musicien est le premier nom propre à figurer, dès les premières pages.

*

Si ce livre nous était tombé dessus (comme une grâce foudroyante) vers 1960, en lieu et place, par exemple, de ces insignifiantes *Convergences* de Le Moyne, quelle aurait pu être

l'orientation *spirituelle* de la Révolution tranquille ? Mais pouvait-il venir en ce temps-là ? Nous n'avions pas encore touché le fond de la détresse. D'ailleurs, ce livre n'est pas le fruit d'une époque, ni d'un lieu (fût-ce le Québec), il est avant tout la récolte d'une pensée libre.

*

Le courage qu'il aura fallu pour écrire ce livre ! Il y est dit tout haut et clair ce que beaucoup, diffusément, confusément aussi, pensent tout bas. Non point tellement témoin d'une déspiritualisation que de ses conséquences en chacun de nous. Jamais peut-être les mots *âme* et *souffrance* n'ont eu autant de plein-sens (comme on dit le *plain-chant)* qu'ici.

*

Il est certain, d'autre part, que cette « déspiritualisation » n'a pas que des causes « spirituelles ». La raison de notre mode de produire et de consommer a eu raison (c'est le cas de le dire), en moins de deux siècles, d'à peu près tout ce qui avait fait l'homme jusque-là. Cette raison est en train d'avoir raison de nos cultures, elle finira bien par avoir raison de l'homme même, et du raisonnable. Du moins, « faisons en sorte que ce soit une injustice » (Sénancour). Même au milieu de ces « explications », qu'il n'invoque pas mais qui sont implicites à son analyse, l'auteur n'a pas tort d'affirmer de façon aussi franche la part de l'esprit — ou de son absence.

*

Un appel à la *noblesse,* mais sans ce panache qui, sous d'autres plumes, en eût fait un mot vide — un appel *étymologique* : qui nous enjoint de retourner à la racine des mots et de là, à celle des choses.

*

Sans doute, toute pensée ne commence-t-elle qu'avec quelque fracassant retranchement : Montaigne dans sa « tour », Descartes dans son « poêle ». Comme s'il y avait quelque permanente incompatibilité entre la pensée et le monde. Mais ce n'est pas *le* monde qui est ici mis en cause mais *notre* monde — ce qui n'est pas du tout la même chose. Il s'agit donc bien d'une pensée qui reste articulée sur le monde, non un simple *contemptus mundi.*

*

Le paradoxe Rousseau : lui sont consacrées non seulement parmi les plus belles, les plus audacieuses pages de ce livre mais parmi les plus brillants et touchants éloges que l'on ait faits de Jean-Jacques. Et pourtant... et pourtant, à peu près tous les moralistes lui imputent la responsabilité, précisément, de tout ce qui est ici dénoncé. C'est que cette apologie n'acquiert ici de sens que par la pensée contrastante qui oppose Rousseau à Chateaubriand.

*

Qu'on ne se méprenne pas : cela ne conduit pas à une sotte apologie de l'individualisme ou de la vie intérieure — le diagnostic porte bel et bien sur le *décor* moral de notre époque, non sur les infinies réserves de l'humanité en l'homme.

*

La moindre fulmination eût détruit tout l'édifice de la pensée : or, elle n'est que tendresse — elle ne condamne pas, elle souffre.

*

Cette belle abstraction qui court de mot en mot pour se faire *sens* — une abstraction à forme « concrète » (si l'on peut dire), de celle que lui confère le sacrement des mots justes et pleins.

*

Serait-ce donc, par ce livre, le commencement de ce que Malraux annonçait comme devant être la nécessaire « crise métaphysique de la fin du siècle » ? Le recours privilégié qui y est fait à l'art indique, du moins, que nous voici dans la même tonalité morale.

*

Les lieux qui ne sortent pas indemnes de ce livre : le cinéma, Chateaubriand, le Siècle des Lumières, toutes choses que je dévotionne particulièrement. Je persiste, néanmoins, à affirmer qu'il a raison... et à continuer à dévotionner le cinéma, Chateaubriand et le Siècle des Lumières. L'homme est aussi, dans ses beaux moments, le produit de ses contradictions : ce livre ne le nie pas — il nous dit seulement que l'important est de n'en être pas dupe.

*

Les deux royaumes ? Il y a d'abord celui « des choses obvies » (p. 18), et puis l'autre dont il est dit : « j'éprouve de la difficulté à désigner cette chose absente de notre monde » (p. 206). Autrement dit : le royaume de l'innommé, de l'innommable. Cela vaut mieux ainsi — pour l'instant. Cette discrétion(cette ignorance voulue) est la grandeur de ce livre, qui en a déjà bien d'autres.

*

Il n'est pas si sûr que ce livre-ci soit en rupture avec les précédents du même auteur — je me souviens notamment d'un chapitre de son premier livre *(la Ligne du risque)* et qui s'intitulait « La Joie » : s'y trouvait déjà implicitement proclamée la césure entre « deux royaumes ».

*

De la vertu d'enfance qui n'est pas l'infantilisme. Devenir adulte, c'est avoir droit encore à l'esprit d'enfance : voilà ce qu'en son essence proclame si hautement chaque page de ce livre.

*

Un livre qui agit en profondeur, destiné à être autre chose qu'un spectacle — on ne s'est pas fait faute d'ailleurs d'en parler le moins possible dans les média. Et c'est mieux ainsi. Un livre qui dépasse (il n'y en a pas tellement) les limites du terreau qui l'a produit comme à rebours — il faut le diffuser en trente-six langues, comme la *Bible* ou Shakespeare...

*

Dans sa « tranquille mais absolue révolte » (p. 50), Salvien de Marseille (5e siècle de notre ère) regardait, paisible, les Barbares déferler sous ses fenêtres... C'est à travers ce tableau que je me plais à voir l'auteur des *Deux royaumes,* Pierre, l'ami... Parce qu'il nous apprend, comme Salvien jadis, la grande, l'extrême indigence de la vie humaine lorsqu'elle n'est pas hantée par quelque foi (quelle qu'elle soit) dans l'esprit, et par une quête incessante (quelle qu'en soit la voie) de la beauté.

*

Ainsi parlait Pierre, l'ami...